

La grève de l'amiante entre ses mémoires et l'histoire

Jocelyn Létourneau

(Version légèrement remaniée et augmentée d'une communication présentée au colloque annuel de l'Association américaine d'histoire orale, Cambridge, Massachusetts, octobre 1990. La recherche à l'origine de cet article a été rendue possible grâce à une subvention du CRSH.)

Février 1949: près de 5000 travailleurs¹ déclenchent une grève dans les deux villes minières d'Asbestos et de Thetford-Mines, situées à environ 70 milles au sud-est de Montréal. Dans la mémoire collective des Québécois, en bonne partie nourrie par la mémoire savante,² cet événement est considéré comme le coup d'envoi d'une véritable rébellion de la base de la société contre le sommet. L'historiographie et la sociographie, celles des années 1960 et des années 1970 en particulier, la présentent ordinairement comme un épisode au cours duquel la collectivité québécoise a joué et défini son avenir dans le sens du Progrès et de l'abandon de ses figures traditionnelles.³ De manière générale, le souvenir que l'on a conservé de la grève est celui d'un mouvement unanime de la part des travailleurs et celui d'une action triomphale de la part de la classe ouvrière.⁴ Mais quelle signification cette grève a-t-elle eue pour ceux et celles qui l'ont faite et qui en ont payé le prix sous la forme de tant de déchirements? En d'autres termes, la représentation habituelle que l'on donne de la grève de l'amiante coïncide-t-elle avec celle des travailleurs qui ont vécu le conflit au ras du quotidien, comme un épisode n'étant pas nécessairement la somme ponctuelle des enjeux posés par une société à construire?

L'un des moyens de répondre à cette question consiste à se donner les moyens d'accéder à la mémoire intime des acteurs, cette mémoire qui, au fond de chacun, reste en partie imperméable à l'emprise médiatique et institutionnelle, cette mémoire qui déborde continuellement la parole collective et qui ne se réduit surtout pas à un seul discours figé, d'ordinaire public. Or, à cet égard, l'enquête orale révèle une perspective oubliée de la grève, une perspective négligée, refoulée ou écartée par le discours technocratique, ce discours produit par l'intelligentsia moderniste et qui, en recréant un historique et un légendaire à la grève, a substitué une mémoire monolithique, historicisante et cohérente à l'expérience plurielle, labile et dispersée du vécu ouvrier.⁵

Cet article—il est important de le préciser—ne consiste pas en un nouveau regard porté sur la grève de l'amiante pour déterminer qui avait «raison» et qui avait «tort», pour distinguer les «gagnants» des «perdants» ou pour ajouter des détails inconnus aux informations que l'on possède déjà.⁶ La grève de l'amiante ne nous intéresse pas dans sa dimension empirique. Elle nous fascine plutôt par ses enveloppes symboliques et par les figures que lui font prendre ces superbes «maquilleurs» que sont les écrivains d'histoire, ceux-ci jouant subtilement avec l'ombre et la lumière, avec la mémoire et l'oubli, avec les actions et les réactions des hommes et des femmes.⁷ Aussi notre objectif est-il plutôt de faire ressortir à quel point l'événement historique, dans ce cas-ci un conflit de travail, n'est pas simplement quelque chose qui arrive en soi, même si, en tant que tel, il a ses propres raisons d'être, en dehors de tout schème symbolique donné. En fait, comme l'a déjà dit Marshall Sahlins (1989), un événement devient tel lorsqu'il est approprié à un schème culturel et perçu à travers celui-ci. L'événement est donc une relation entre quelque chose qui se produit et une structure. Il est une transformation du phénomène en-soi en une valeur chargée de sens, d'où découle son efficacité historique propre.

Le discours, y compris le discours savant, est par excellence un lieu de production de sens. Le récit de l'histoire, qu'il soit d'ordre narratif ou argumentatif, est lui-même créateur d'histoire. L'étude des mémoires polymorphes d'une grève célébrée, celle de l'amiante en 1949, permet de plonger au coeur des rapports contradictoires et complémentaires qui se nouent, dans le discours et dans le récit, entre l'énonciation individuelle des ouvriers et l'énoncé collectif du groupe, entre l'expérience vécue et la rhétorique d'auto-identification syndicale et technocratique, et entre la perspective de l'ouvrier et la «production par les textes» de cet ouvrier et de sa perspective. Cet article, précisons-le, ne débouche pas sur des conclusions définitives; il a surtout l'avantage de montrer à quel point le conflit existe dans plusieurs contextes de signification à la fois, ce qui est une façon de relativiser les notions ambiguës de faits historiques, d'interprétation et de connaissance.

PRÉCISIONS D'ORDRE MÉTHODOLOGIQUE

Vingt personnes ont été interviewées dans le cadre de cette recherche, parmi lesquelles une femme et un contremaître. De ce nombre, 18 étaient à l'emploi de la John's Manville (Asbestos) au début de la grève, occupant diverses fonctions à la mine (journalier, chauffeur de camion), à la manufacture (journalier, «empocheur», coureur de poches, travailleur au bardeau, pressier, séchage des pierres), à la maintenance (monteur de lignes électriques) ou sur le «chemin de fer» (mécanicien, conducteur de locomotive, serre-freins). Deux personnes interrogées, encore jeunes à l'époque, oeuvraient, pour l'une, à l'épicerie paternelle, et, pour l'autre, sur une ferme avoisinant la ville d'Asbestos. Quinze travailleurs étaient mariés en 1949 et cinq étaient célibataires. L'âge des répondants, au moment de la grève, variait entre 13 ans et 31 ans, la très grande majorité se situant toutefois dans la vingtaine (13/20). Fait notable, aucun briseur de grève («scab») n'a accepté d'être interrogé. À cet égard, force est de dire qu'en dépit du fait que plus de 40 ans séparent le moment de notre enquête du déroulement de la grève, l'antipathie et le ressentiment sont encore grands dans l'esprit des grévistes. On peut penser—mais c'est là pure spéculation—que la gêne et la crainte d'être à nouveau «déconsidérés», ont empêché les briseurs de grève d'accepter nos sollicitations d'entrevues.

Le repérage des répondants s'est fait par la voie des «contacts personnels» et des «connaissances» sans que, toutefois, l'on s'enferme dans les limites d'un réseau d'amis, de voisins ou de parents. Évidemment, il n'est pas toujours facile de s'insérer dans une «petite société» et d'amener les gens à ouvrir leur porte—si ce n'est leur cœur—et à divulguer leurs souvenirs. Disons que les entrevues ont été grandement facilitées par le fait que l'intervieweuse principale était elle-même liée au monde de la mine par l'entremise de sa famille.

Les entrevues se sont déroulées dans la maison ou dans l'appartement des locuteurs. De manière générale, la conjointe des personnes interrogées était présente au moment de l'entrevue et, souvent, participait activement à l'entretien. Le contexte de l'entrevue était celui de la familiarité, de la cordialité et de l'acquiescement continu. Jamais l'intervieweuse n'a-t-elle repris, corrigé, nuancé ou bonifié les propos d'un répondant. Pour encadrer l'entretien et le ramener dans la perspective de la recherche, l'intervieweuse s'en tenait à un questionnaire. En aucun temps, toutefois, la conversation ne s'est-elle apparentée à un interrogatoire. Les questions étaient aussi larges et lâches que possible, de manière que le répondant, tout en se situant dans les perspectives de la recherche, ne se sente jamais aiguillonné dans une direction particulière.

Environ 28 heures d'enregistrement ont été réalisées. Ces enregistrements ont jusqu'ici donné lieu à un travail d'indexation et de transcription partielles. Le présent article propose une analyse générale de ces entrevues qui vise à répondre aux objectifs limités de notre recherche. Nous estimons cependant que le matériel recueilli est suffisamment riche pour permettre l'exploitation du corpus à d'autres fins d'analyse scientifique.

Comment les travailleurs de l'amiante (voir encart) se souviennent-ils de la grève de 1949? Disons que, de manière générale, leurs propos s'écartent de la trame du discours et du récit technocratiques; disons également que leurs souvenirs ne coïncident que ponctuellement avec le cadre de structuration de la mémoire savante. Cela ne veut pas dire que les uns—les travailleurs—ont une perception correcte de l'épisode et que les autres—les écrivains—fabulent. Cela veut dire que l'événement est un construit qui existe dans plusieurs espaces/temps à la fois; cela veut dire aussi que la mémoire savante ne recouvre pas toute l'étendue des mémoires des ouvriers, même si elle s'est constituée en une mémoire hégémonique, même si elle a structuré un champ des représentations très homogène qui, à la longue, s'est «durci» autour d'assertions axiomatiques—celle voulant par exemple que la grève de l'amiante soit un prélude à la fameuse Révolution tranquille. En fait, on pourrait dire que, dans le récit existant sur la grève,

la mémoire savante élaborée par l'intelligentsia moderniste s'est substituée à la mémoire des ouvriers, l'a «vampirisée» et ce, d'autant plus facilement que son contenu a coïncidé avec celui d'une mémoire nationale et institutionnelle en voie d'élaboration, mémoire écrite et légitime.⁸

À la suite de l'écoute intégrale des enregistrements que nous avons réalisés et d'une analyse préliminaire de leur contenu,⁹ on peut faire les observations suivantes:

- Pour les travailleurs subissant concrètement la tourmente du conflit, la grève s'est déroulée dans un espace/temps bien précis: celui du quotidien et celui de leur territorialité, c'est-à-dire celui de leur espace relationnel, celui de leurs réseaux immédiats et celui de leur monde vécu, monde apprivoisé rempli de complexités.
- Dès le début du conflit, la rumeur a joué le rôle

d'«entremetteuse» de premier plan dans les rapports interpersonnels et dans la dynamique de groupe; en fait, la rumeur semble avoir été cette espèce de réceptacle dans lequel l'information, même authentique, c'est-à-dire vérifiée et attestée, était véhiculée, donc grossie ou déformée, en tout cas transformée en fonction de la situation du locuteur dans la circulation discursive, d'une part, et en fonction de sa place dans les rapports de pouvoir sanctionnée par son accès à l'information privilégiée, d'autre part.

- Très vite aussi, le «scab» est devenu la figure antithétique du travailleur se reconnaissant un droit quasiment naturel d'occuper un emploi à la mine.¹⁰ Le «scab» était l'ennemi véritable, le voleur de bien-être, la source d'insécurité. Le «scab» était celui qui obstruait l'horizon, qui niait le passé et qui entravait la possibilité d'un futur pour le travailleur. Le «scab» incarnait le vide, il était la cause immédiate de la tourmente, il était le cancer dont il fallait se débarrasser. Le «scab» était celui qu'il fallait combattre.

En faisant ces observations, nous ne voulons pas dire que les travailleurs n'avaient aucune conscience de l'importance du conflit, notamment sur le plan de ses conséquences pour l'économie de la région, ou qu'ils étaient manipulés par les producteurs d'information et les fabricants d'éthos collectif.¹¹ Nous voulons dire que la perspective principale du conflit se résumait pour eux, et de loin, dans la lutte quotidienne contre les manques, le désespoir, l'angoisse du lendemain, la crainte des déchirements familiaux, la peur de succomber à l'appel de la «sirène de sept heures» et de rentrer comme «scabs». Nous voulons dire aussi que, dès le départ, le conflit a créé, de manière simultanée, son historique et son légendaire, l'action et la rumeur étant d'inséparables complices, d'indissociables composantes d'un même complexe factuel et discursif. Nous voulons dire enfin que la cause perçue du malheur du travailleur n'était pas l'appareil politico-institutionnel dans son ensemble ou le retard généralisé du système, comme on l'affirme dans le récit technocratique, mais le «scab», homme concret, homme «sans qualités» projetant le gréviste dans le vide existentiel, c'est-à-dire dans cette espèce d'abîme où la chaîne du passé-présent-futur est brisée, où le devenir est interrompu, où l'expérience vécue perd elle-même de son sens, ouvrant le néant comme possible.

À écouter les travailleurs raconter leur expérience, on est loin de cette vision et de cette version triomphale de la grève qui est implicitement ou explicitement proposée par le récit technocratique. Par ailleurs, la perspective unanime et unidirectionnelle à travers

laquelle on a recréé le fil de l'action et tout l'épisode du conflit tranche avec la diversité des témoignages racontés par les acteurs. Vus d'«en bas», en effet, les situations ne sont pas aussi claires, les choix ne sont plus aussi évidents et homogènes, les «bons» et les «méchants» ne sont plus dans leur camp respectif, mais partout à la fois.

Parlons d'abord de la vision triomphale. Par cette expression, nous faisons référence à l'interprétation habituelle qui, situant la grève dans la trame du récit technocratique (et syndical), la présente comme une grande victoire de la classe ouvrière sur les forces réactionnaires, un moment au cours duquel cette classe ouvrière prend conscience d'elle-même et de sa puissance d'action, et, par sa volonté inébranlable de ne pas céder devant l'apitoiement du pouvoir politique et du grand capital, amorce le processus inéluctable qui conduira à la Révolution tranquille.¹² Au fond, cette vision triomphale fait de la grève de l'amiante un véritable épisode identitaire au sens où la technocratie y puise la conscience embryonnaire de son être. L'épisode de la grève est dès lors investi d'un ensemble de significations qui ont peu à voir avec le déroulement du conflit lui-même tel que l'ont vécu les travailleurs, mais beaucoup à voir avec la place qu'on lui assigne dans l'histoire du mouvement ouvrier. Réinséré dans la trame narrative de cette histoire, le conflit devient également le lieu d'une mise en intrigue où apparaissent tous les personnages clés du récit technocratique. Ceux-ci jouent leurs rôles dans des situations bien caractérisées, quasiment archétypales. On retrouve tous les éléments connus des décors et les protagonistes agissent suivant des scénari typiques.¹³ En disant cela, nous ne voulons pas insinuer que les faits rapportés dans le récit ne sont pas véridiques. Nous ne voulons pas suggérer non plus que l'ensemble des travaux ou des écrits qui mettent de l'avant l'interprétation triomphale, ne proposent qu'une relation fictive de l'expérience vécue. Ce que nous voulons dire, c'est que, en même temps qu'elle raconte l'histoire, la technocratie établit les cadres historiques de son action et de sa performance, produit son historique et son légendaire, et bâtit la conscience de sa propre existence comme communauté de communication. Ce que nous voulons dire aussi, c'est que le conflit de l'amiante est un complexe factuel dont on façonne les contours et dont on modèle les lignes, grâce à l'opération de l'atrophie et de l'hypertrophie des contenus,¹⁴ pour lui donner des figures aux formes précises. Ce que nous voulons dire enfin, c'est que l'épisode de la grève de 1949 se situe au cœur d'une circulation discursive à laquelle elle n'a jamais échappé et qui continue, près de quarante ans après l'événement, de lui imprégner une vitalité et une actualité passionnées et passionnantes.

Car, faut-il le préciser, les travailleurs n'ont pas

cette vision triomphale et grandiose de leur action. Leur perspective est plutôt modeste, ancrée dans la tension et dans la négociation continuelle de leur existence individuelle avec les contraintes du quotidien, les pressions familiales et l'incertitude effrayante du lendemain. Bien sûr, plusieurs ont ressenti une solidarité de vécu et de condition avec leurs compagnons d'arme et ce, tout au long du conflit. Par ailleurs, en dépit de la frustration éprouvée par nombre de travailleurs au terme d'une grève de quatre mois qui n'a pas rapporté, loin de là, les bénéfices escomptés du point de vue salarial, plusieurs ont avoué leur fierté d'avoir mené la lutte.¹⁵ Avoir cédé aux pressions de la compagnie ou être rentré «scab», c'eût été accepter la défaite; c'eût été, aussi, renier son identité de travailleur détenant un droit quasi naturel d'exercer son métier au sein de l'entreprise. *A contrario*, avoir résisté aux palabres de la compagnie et de la police provinciale, c'était s'être tenu debout, avec toute la connotation positive qu'une telle expression peut revêtir dans l'univers masculin et ouvrier. Mais avoir résisté, c'était plus que cela: c'était avoir démontré à la compagnie qu'elle devrait désormais composer avec le syndicat pour certains volets touchant à la gouverne générale de l'entreprise. Victoire décisive—faut-il le rappeler—pour une union vacillante quelques mois auparavant (Charpentier 1971). Cette victoire était-elle celle de l'ensemble du mouvement ouvrier et celle de tout le peuple québécois contre les rouages de son aliénation, comme on l'a prétendu? Répondre oui à cette question, c'est prêter une intentionalité, c'est insuffler une signification, c'est construire un *effet de réel* fondé sur une vision téléologique et a postérioriste du conflit. C'est accoler une histoire à l'idée de Progrès social et d'Avancement collectif, progrès au centre duquel l'on situe habituellement le mouvement ouvrier et qui constitue, pour l'intelligentsia moderniste et pour le milieu syndical (notamment pour la CTCC qui est par la suite devenue la CSN), l'une des pierres angulaires de son édifice idéologique. Ce n'est toutefois que par coïncidence, ou par octroi, l'histoire de l'expérience vécue par les travailleurs au moment de la grève.

Si ces derniers ne préconisent pas une version triomphale du conflit, il ne proposent pas non plus une vision unanime et linéaire de son déroulement. Contrairement à l'image qui se dégage souvent du récit technocratique, ces travailleurs n'ont jamais été les mercenaires à la solde du Progrès et de la Délivrance collective que l'on veut voir en eux. C'étaient des êtres concrets se décourageant, cédant sous la pression, s'enivrant de rage contre les «scabs» et la police provinciale, appuyant ou maudissant les stratégies syndicales, des êtres désireux d'en finir au plus tôt mais résolus à ne pas rentrer à genoux. L'unanimité du mouvement de grève, de l'action et de la volonté

collective des travailleurs est ce que recrée le discours sur la grève; ce n'est pas ce qui fut effectivement. L'expérience vécue de la grève fut marquée par la tragédie, le reniement, l'abandon et la désolation autant que par le courage, la solidarité et la foi dans la victoire. Les stratégies personnelles préconisées par les travailleurs en regard de la situation réellement vécue par chacun d'eux furent nombreuses et irréductibles à un seul type. L'acteur idéal, consacré par le discours technocratique comme l'incarnation d'une collectivité en marche vers son salut, fut l'exception et non la règle. En fait, la grève fut d'abord une expression de l'expérience et de la condition humaines avec ses inconsistances, ses contradictions, ses déchéances et ses incohérences; ce n'est qu'après qu'on l'a figée comme un beau tableau dans lequel on pouvait puiser l'inspiration pour continuer la lutte. La grève, comme l'a déjà dit Jacques Rancière (1984), est d'abord un profond déchirement que la rhétorique d'auto-identification (syndicale ou autre) s'affaire continuellement à recoller ou à recoudre.

Au fond—et c'est je crois le point principal de mon argumentation depuis le début—il n'y a pas eu la même grève pour tous les acteurs. Les uns l'ont vécue et l'ont portée au quotidien, comme une émotion, une épreuve et autant d'impatiences; les autres, notamment les officiers syndicaux et les intervenants extérieurs, tous écrivains, ce qui les détache en partie des sociabilités du milieu, se la sont représentés et se l'ont appropriée symboliquement en la projetant dès le départ dans un espace/temps du politique, donc dans une temporalité et dans une territorialité de la collectivité, et en l'insérant dans la perspective d'une histoire du mouvement syndical cherchant à fonder son existence et à bâtir sa tradition. Ce double vécu du conflit a engendré l'apparition de plusieurs mémoires de la grève. Parce qu'elle a été consignée par écrit et parce qu'elle s'inscrit très bien dans la trame narrative du récit technocratique—qui est le récit légitime de l'histoire du «Québec moderne»—seule la mémoire syndicale a jusqu'ici affleuré. Les autres mémoires, plus labiles, individuelles et toutes centrées autour du sensible et de l'émotionnel, donc autour de l'insoutenable légèreté de l'expérience humaine, ont été pratiquement aplaties par la première. Il s'agit de mémoires moléculaires, continuellement fracturées et multidirectionnelles, alors que la mémoire syndicale est assurée, cohérente et linéaire tout en se présentant comme totale, c'est-à-dire recouvrant la totalité des pratiques et des significations qui ont surgi dans le cours du conflit. Du fait même qu'elle s'est constituée en une mémoire hégémonique, la mémoire syndicale a par l'intermédiaire du discours médiatique, du discours institutionnel et du discours savant, imposé ses cadres aux mémoires individuelles; si bien que, en certaines occasions, lorsque le travailleur,

à travers son propos, se situe dans une démarche de groupe et cherche un lieu sécuritaire et fortifiant où fonder ses pratiques, il emprunte aux schèmes de la mémoire syndicale et fait coïncider ses perceptions avec cet ensemble de souvenirs qui, à la longue, s'est constitué en une mémoire officielle. D'autant plus, dirions-nous, que les mémoires des ouvriers sont hésitantes et défaillantes, si ce n'est murmurantes, parfois amères et mélancoliques, alors que la mémoire syndicale est énergique, positive et réconfortante. Ce va-et-vient entre la perspective individuelle et la parole collective est intéressant car, comme l'ont écrit Yves Lequin et Jacques Méral (1980) à la suite d'une enquête orale menée sur la mémoire ouvrière à Givors, il faut y voir les traces premières d'une mémoire commune. Mais cette mémoire commune est déjà l'expression d'une distanciation de la conscience d'avec la praxis; elle est déjà le résultat d'un travail d'élaboration de sens. Elle est un texte, une «boursofflure identitaire» (Rancière, 1984), un hymne au collectif. La constitution d'une mémoire commune, ne l'oublions pas, est une étape capitale dans le processus d'invention du groupe.

Invention du groupe; aplatissage des mémoires individuelles; emprunt, par les travailleurs, des schèmes de la mémoire syndicale: ces termes font peur. Les significations prêtées à la grève de l'amiante ne sont-elles que pures fictions? Ya-t-il eu délestage de l'expérience vécue des travailleurs au profit de la nécessité de construire artificiellement un sens communautaire, un sens de la tragédie et du drame qui, en phase de lutte, est un élément crucial de la stratégie mise de l'avant par les protagonistes? En d'autres termes et de façon plus lapidaire, en la désignant comme «le coup d'envoi d'une révolte de la base contre le sommet», la grève de l'amiante a-t-elle été correctement comprise et interprétée?

À cet égard, il est possible d'avancer les trois idées suivantes:

- L'analyse des témoignages des travailleurs interrogés nous pousse à interpréter le conflit à partir d'un contexte délié de ce que nous appelons l'«historicité de la technocratie.» À écouter les travailleurs, la grève procède d'une situation circonstancielle bien précise. Elle ne s'intercale pas de soi, comme un événement fondateur, dans la trajectoire téléologique d'une évolution en marche dont il est possible de voir en germe les points d'aboutissement, soit la conquête par les forces démocratiques de l'espace politique et public québécois, l'avènement d'une société plus juste et la Révolution tranquille.
- S'en tenir à cette vision, pourtant, ne suffit pas. Il est en effet très certainement possible de prétendre que

la grève de l'amiante procède d'une situation empirique et singulière, et qu'elle peut être interprétée en dehors de l'historicité de la technocratie. Le fait est, toutefois, qu'elle appartient à la mémoire historique de la technocratie. C'est pourquoi nous défendons l'idée voulant que la grève de l'amiante soit inextricablement liée, dès le départ, à une communauté de communication qui construit son espace d'action et de raison, qui crée sa tradition et sa mémoire. Cette communauté de communication peut bien n'avoir qu'un rapport lointain avec le conflit, elle l'investit néanmoins de ses enjeux vitaux, de ses significations et de son langage. Par la suite, à partir du moment surtout où l'histoire et la mémoire de cette communauté de communication s'instaurent de manière hégémonique au sein d'un espace culturel, l'épisode n'existe plus en dehors de ces enjeux, de ces significations et de ce langage. Il est refiguré autour de ces enjeux et de ces significations, il est remodelé par ce langage.

- Si bien qu'il serait incorrect de prétendre que la compréhension que nous avons de la grève de l'amiante est inadéquate, faussée, ou que sa mémoire a été réenveloppée par une couverture sémantique et symbolique destinée à l'insérer dans la trajectoire téléologique d'une communauté de communication en formation. L'épisode circonstancié et désigné comme tel de la «grève de l'amiante» est un ensemble de faits bruts et inviolables. Mais il est en même une composition à caractère historique. Cette composition s'enracine dans le vécu et dans l'action concrète, mais elle s'ancre également dans la production symbolique immédiate de ce vécu. L'action est mémoire et la mémoire est active, pourrait-on dire, en ce sens qu'elle est elle-même productrice d'histoire. La grève de l'amiante appartient à la communication sociale. Elle s'insère dans une circulation discursive qui a joué un rôle déterminant et structurant dans l'apparition d'une hégémonie de sens au sein de l'espace culturel québécois au cours des années 1960 et 1970.

Dans le cadre d'un précédent article (Létourneau, 1989), nous avons essayé de dégager la signification de cette grève du point de vue du récit technocratique, de la formation de l'historicité de cette communauté de communication et des luttes de pouvoir se déroulant dans le Québec des années 1950 et 1960. À cet égard, nous avons présenté la grève comme l'un des épisodes marquants de l'histoire, comme l'un des moteurs de l'intrigue et comme l'un des fondements de la structure narrative du récit technocratique.

La réalisation d'une enquête orale auprès d'une vingtaine de personnes qui ont vécu directement ou indirectement la grève de 1949 renforce nos hypothèses concernant l'écart qui a existé—et qui ne s'est jamais fermé—entre les perceptions des ouvriers, d'une part, et la refiguration de leur action par les écrivains, d'autre part. Si bien que la grève est prise, si l'on peut dire, entre ses mémoires et son histoire. Ce qui nous amène à certaines propositions concernant l'interprétation que l'on peut faire du fameux conflit:

- Il est impossible de ne pas reconnaître l'existence d'*effets de réel* créés par le discours dans la reconstitution que l'on a fait du déroulement du conflit et dans les perspectives qu'on lui a insufflées; en d'autres termes, la grève appartient à l'espace/temps des discours tout autant qu'elle est du domaine de l'expérience vécue. Mais ces discours ne sont pas des appendices artificiels qui s'ajoutent au vécu et dont on peut se débarrasser pour retrouver la pureté originelle d'une praxis souillée par des figures rhétoriques. En fait, le discours n'est pas un

aspect architectonique du réel, il est une dimension fondamentale de l'expérience humaine qui s'accomplit dans le temps.

- Il existe un écart significatif entre l'expérience vécue et l'expérience perçue et racontée, donc vécue à nouveau. On pourrait dire que le vécu n'est toujours que l'expression d'une médiation par les structures narratives du perçu. Cette proposition est lourde de sens car elle implique que le vécu deviendrait, une fois écrit, une *performance* qui se configure suivant des schèmes préexistants et dont les racines puisent dans certains fonds culturels.
- Si cette proposition est pertinente, cela implique que le discours sur la grève, discours d'auto-identification par excellence, est fondamentalement réducteur (Rancière dit «menteur») en ce sens qu'il est refus d'accepter la tension interne de la grève et le sort des ouvriers, qui s'expriment dans de continuel déchirements et dans des comportements inattendus, c'est-à-dire non insérables dans la «norme».

Notes

1. Le nombre de mineurs en grève a varié durant le conflit. La plupart des travailleurs étaient à l'emploi de la John's Manville, qui opérait à Asbestos. D'autres compagnies étaient installées à Thetford-Mines, à East Broughton et à Saint-Rémi de Tingwick. C'est cependant à Asbestos que le conflit connut ses moments les plus spectaculaires. La relation la plus détaillée des faits entourant la grève peut être trouvée dans Beausoleil (1956). Cousineau (1982) offre des compléments d'information importants. Voir aussi Charpentier (1971) et Dion (1979).
2. À ce sujet, voir Létourneau, «Le "Québec moderne": histoire, mémoire, identité» (1991).
3. Il faut reconnaître que l'ouvrage publié sous la direction de Pierre Trudeau (1956), et notamment l'introduction rédigée par cet auteur («La Province de Québec au moment de la grève»), a joué un rôle important dans la mise en place d'une interprétation d'ensemble touchant à l'épisode de la grève. On pourrait considérer ce dernier article comme un «texte-fétiche», un «texte-tuteur» vers lequel se rabattent la plus grande partie des autres textes qui ont abordé la grève comme sujet; un texte, donc, qui fournit les «critères de lisibilité» de l'épisode et qui constitue l'un des «noeuds intertextuels» du discours social de la technocratie. Pour une argumentation plus développée sur ce point, voir Létourneau, «Québec d'après-guerre» (1991).

Cela dit, on doit préciser que certains historiens ont, récemment, nuancé l'interprétation habituelle de la grève en affirmant que les travailleurs impliqués dans le conflit n'avaient pas vraiment partagé l'esprit révolutionnaire des dirigeants syndicaux (Isbester, 1974), que l'on avait eu tendance à amplifier ses enjeux et son impact (Rouillard, 1983), qu'elle avait été récupérée par l'intelligentsia qui l'avait haussée au rang de mythe-fondateur de la gauche catholique, libérale et laïcisante (Hamelin 1984), qu'elle reflétait la volonté partagée par tous les travailleurs canadiens de l'époque de profiter des retombées de la croissance économique d'après-guerre (Morton 1983) et que, finalement, l'ouvrage sur la grève de l'amiante avait sans doute joué un rôle plus important que la grève elle-même dans la contestation de la société québécoise de l'époque (Trofimenkoff 1986).

4. On pourrait préciser ici que cette tendance à considérer et à interpréter les grèves comme des phénomènes monolithiques, unidirectionnels et univoques, est une constante de l'entreprise savante qui apparaît encore plus évidente lorsque, au lieu de se fonder sur les archives syndicales ou d'inscrire son propos dans le cadre de grandes représentations d'ensemble—qui sont aussi de grands récits à contenu partiellement sociogrammatique (par exemple l'«histoire du mouvement ouvrier» ou l'«histoire du processus de prolétarianisation graduelle des travailleurs») — l'on part d'une perspective différente, notamment fondée sur l'enquête orale ou sur les mémoires des travailleurs. On lira à cet égard les textes inspirants de Madeleine Rébérioux (1978) et de Jacques Rancière (1978), et l'article synthèse de Debouzy (1990).
5. Pour une définition plus ample de la notion de technocratie qui, dans le cadre de nos travaux, revêt une signification particulière, on consultera Létourneau, «La saga du Québec moderne en images» (1991).
6. À vrai dire, l'objectif de cet article est essentiellement de faire ressortir certains aspects importants de l'univers mémoriel des travailleurs qui ont vécu le conflit de l'amiante. Il ne s'agit pas d'étudier le processus de construction d'un fait historique à travers l'historiographie et la sociographie, ni d'analyser la mémoire syndicale de la grève, ni de situer cet événement dans le récit technocratique de l'histoire du «Québec moderne». Cela dit, il faut comprendre que notre argumentation se logera en plusieurs occasions au carrefour de ces quatre questionnements.
7. Le terme de «maquilleurs» est une expression forte grâce à laquelle nous voulons marquer à quel point, en écrivant l'histoire, on procède à un travail de refiguration. Théoriquement, nous nous appuyons ici sur les travaux déterminants de Ricoeur (1983-85).
8. Notre hypothèse est de dire que cette «vampirisation» de la mémoire des travailleurs par la mémoire savante ne s'est pas réalisée à travers un processus violent d'annihilation ou d'empêchement mais, plutôt, par une «délégitimation» et une éclipse progressive des contenus de la première par la puissance d'énonciation, d'évocation et de commémoration de la seconde.
9. Le questionnaire structurant le cadre des entrevues a été élaboré par Jocelyn Létourneau et Sylvie Dubois, avec la participation de Diane Vincent. Les entrevues ont été réalisées par S. Dubois. L'analyse des bandes enregistrées a été entièrement faite, pour cet article, par J. Létourneau.
10. On rappellera ici que c'est vers le milieu du mois de mars de 1949 que la John's Manville entreprend d'engager des briseurs de grève. L'emploi de «scabs», dont le va-et-vient sur les terrains de la compagnie était rendu possible grâce à la présence de policiers provinciaux, a considérablement marqué les travailleurs et, même quarante ans après le conflit, il s'agit certainement du thème principal autour duquel s'articule leur propos.
11. L'*ethos* peut être défini théoriquement (Lalive-d'Épinay, 1986) comme «une combinaison particulière de la relation au temps et de la relation à l'espace, comme une articulation entre l'appréhension du temps et l'appropriation de l'espace».
12. Cette vision/interprétation, présentée avec plus ou moins de nuances et de manière succincte ou exhaustive, est notamment évoquée dans les manuels d'histoire utilisés à l'école secondaire et dans les encyclopédies (*Encyclopédie du Canada, Nos racines*). Elle sous-tend également l'argumentation de plusieurs analystes du conflit, ceux notamment qui ont écrit sur la grève dans le sillage de son déroulement (Cousineau 1949; Falardeau 1956) ou qui, pour l'étudier et en comprendre les significations, se sont résolument placés dans la perspective de l'histoire du mouvement ouvrier au Québec: CSN-CEQ (1979), David (1969), Denis (1977), Garry (1970), Lipton (1976), Robert (1975) et Rouillard (1981). Elle transparait enfin, bien que de manière moins évidente, dans les synthèses récentes d'histoire: Douglas-Francis et al. (1988), Linteau et al. (1986), Morton (1988) et Rouillard (1989).
13. Cette affirmation mériterait d'être étayée par le biais d'une analyse détaillée, de type narratologique, de la structure du récit technocratique. Elle s'appuie sur l'idée voulant que la grève, en plus d'être un phénomène en-soi, une expérience vécue, soit un événement-prétexte à la mise en scène des acteurs et à la

mise en intrigue des situations (cadres d'action) typiques de l'*Avant Révolution* (tranquille). C'est-à-dire (mais il ne s'agit pas d'une liste exhaustive découlant d'une analyse serrée), du côté des acteurs: la police, l'intelligentsia moderniste, l'Église, le Capital étranger, le pouvoir politique, Duplessis, les syndicats, les Canadiens français, les Anglophones, etc.; et, pour ce qui est des situations (ou des cadres d'actions): la violence, l'exploitation, l'oppression, la collusion, l'autoritarisme, la menace, etc.. On retrouve de telles topiques dans les images à travers lesquelles est présentée la période de l'*Avant Révolution* dans les synthèses et les manuels d'histoire. Voir à ce sujet Létourneau, «La saga du Québec moderne en images» (1991).

14. Formulation empruntée de Yerushalmi (1988). Voir également Létourneau, «Le "Québec moderne": histoire, mémoire, identité» (1991).
15. Il nous apparaît en fait que l'admission par les travailleurs d'une défaite au terme de leur action est pratiquement impossible car ce serait endosser la «cagoule du vaincu», ce serait rejeter la perspective triomphale préconisée par le syndicat et ce serait porter atteinte à l'un des moments forts dans lesquels s'enracinent la mémoire et l'identité ouvrière locale, y compris actuellement. Bref, admettre la défaite serait un acte de trahison envers le passé et envers le présent (puisque le syndicat, dont l'affiliation a changée, perdure encore).

Bibliographie des publications citées

- Beausoleil, Gilles. «Histoire de la grève à Asbestos». *La grève de l'amiante*. Sous la dir. de P. Trudeau. Montréal: Cité libre, 1956. 165–211.
- Charpentier, Alfred. *Les mémoires d'Alfred Charpentier. Cinquante ans d'action ouvrière*, Québec: PUL, 1971. 328–359.
- Cousineau, Jacques. *L'Église d'ici et le social, 1940–1960*. Montréal: Bellarmin, 1982.
- . «La grève de l'amiante». *Relations* 102 (juin 1949): 146–147.
- CSN–CEQ. *150 ans de luttes. Histoire du mouvement ouvrier au Québec, 1825–1976*. [S.l.]: CSN–CEQ, 1979.
- David, Hélène. «La grève et le bon Dieu». *Sociologie et sociétés* 1, 2 (novembre 1969): 249–268.
- Debouzy, Marianne. «In Search of Working-Class Memory: Some Questions and a Tentative Assessment». *Between Memory and History*. Sous la dir. de Marie-Noëlle Bourguet, et al. Londres: Harwood Academic, 1990. 55–76.
- Denis, Roch. *Luttes de classes et question nationale au Québec, 1948–1968*. Montréal/Paris: PSI/EDI, 1979.
- Dion, Gérard (1979). «La grève de l'amiante: trente ans après». *Mémoires de la Société royale du Canada* 17 (1979): 31–40.
- Douglas–Francis R., et al. *Destinies: Canadian History Since Confederation*. Toronto: Holt, Rinehart & Winston, 1988.
- Falardeau, Jean–Charles. «Préface». *La grève de l'amiante*. Sous la dir. de P. Trudeau. Montréal: Cité libre, 1956. xi–xviii.
- Garry, Carl. «The Asbestos Strike and Social Change in Quebec». *Social and Cultural Change in Canada*. Sous la dir. de W. E. Mann. Vol. 1. Toronto: Copp Clark, 1970: 252–260.
- Hamelin, Jean. *Histoire du catholicisme québécois. Le XXe siècle, tome 2: De 1940 à nos jours*. Montréal: Boréal Express, 1984.
- Isbester, Fraser. «Asbestos 1949». *On Strike: Six Key Labour Struggles in Canada, 1919–1949*. Sous la dir. de Irving Abella. Toronto: James, Lewis & Samuel, 1974. 163–196.
- Lalive–d'Épinay, Christian. «Temps, espace et identité socioculturelle: les ethos du prolétariat, des petits possédants et de la paysannerie dans une population âgée». *Revue internationale de sciences sociales* 38, 1 (1986): 97–113.
- Lequin, Yves, et Jacques Méral. «À la recherche d'une mémoire collective: Les métallurgistes retraité de Givors». *Annales (économie, société, civilisation)* 33, 1 (janvier–février 1980): 149–166.
- Létourneau, Jocelyn. «Québec d'après-guerre et mémoire collective de la technocratie». *Cahiers internationaux de sociologie* (Paris) 15 (juillet 1991): 67–87.
- . «Le "Québec moderne": histoire, mémoire, identité». Communication présentée au 15e Congrès mondial de l'Association internationale de science politique, Buenos Aires, Argentine, juillet 1991.

- . «La saga du Québec moderne en images». *Genèses* (Paris) 1, 4 (mai 1991): 44–71.
- . «The Unthinkable History of Quebec». *Oral History Review* (Buffalo, N.Y.) 17, 1 (printemps 1989): 89–115.
- Linteau, Paul-André, et al. *Histoire du Québec contemporain, tome II: 1930 à nos jours*. Montréal, Boréal, 1986.
- Lipton, Charles. *Histoire du syndicalisme au Canada et au Québec, 1827–1859*. Montréal: Parti-Pris, 1976.
- Morton, Desmond. «Crises d'abondance, 1945–1988». *Histoire générale du Canada*. Sous la dir. de R. Craig Brown. Montréal: Boréal, 1988.
- . *A Short History of Canada*. Edmonton: Hurtig, 1983.
- Rancière, Jacques. «La maladie des héliotropes. Notes sur la "pensée ouvrière"». *Ethnologie française* 14, 2 (1984): 125–129.
- . «Les mirages de l'histoire immobile». *Nouvelles littéraires* 26 janvier 1978: 21.
- Rébérioux, Madeleine. «Le miroir des travailleurs». *Nouvelles littéraires* 26 janvier 1978: 18.
- Ricoeur, Paul. *Temps et récit*, 3 vol. Paris: Seuil, 1983–85.
- Robert, Jean-Claude. *Du Canada français au Québec libre: histoire d'un mouvement indépendantiste*. Paris: Flammarion, 1975.
- Rouillard, Jacques. *Histoire de la CSN, 1921–1981*. Montréal: Boréal Express/CSN, 1981.
- . *Histoire du syndicalisme au Québec: des origines à nos jours*. Montréal: Boréal, 1989.
- . «Le militantisme des travailleurs au Québec et en Ontario. Niveau de syndicalisation et mouvement de grèves, 1900–1980». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 37, 2 (septembre 1983): 201–225.
- Sahlins, Marshall. *Des îles dans l'histoire*. Paris: Gallimard/Seuil/ÉHÉSS, 1989.
- Trofimenkoff, Susan Mann. *Visions nationales. Une histoire du Québec*. Montréal: Trécaré, 1986.
- Trudeau, Pierre E., ed. *La grève de l'amiante. Une étape de la révolution industrielle au Québec*. Montréal: Cité libre, 1956.
- Yerushalmi, Yosef Hayim. «Réflexions sur l'oubli». *Usages de l'oubli*, Paris: Seuil, 1989.